

Le MoMA met un Monet à l'encan pour acheter du contemporain

ARTS Un grand musée peut-il se défaire d'une œuvre pour en acheter d'autres ?

► Pour refinancer son fonds d'acquisition, le Musée d'art moderne de New York a vendu un Monet pour 14,3 millions d'euros.
► Une vente que ne pourrait envisager aucun musée belge et qui suscite le débat.

Mardi soir, la grande vente d'art impressionniste et moderne faisait l'événement à Londres. Parmi les Degas, Renoir, Picasso, Rodin ou Malevitch (explosant son estimation haute de 2 millions d'euros pour un autoportrait parti à 7,6 millions), trois noms se détachaient : Toulouse-Lautrec avec *Au lit : le baiser* (estimé entre 11.498.384 et 15.331.178 euros, parti pour un peu plus de 14,3 millions), Matisse et la superbe *Odalisque au fauteuil noir* (estimé entre 11.498.384 et 15.331.178 eu-

ros, il s'est envolé à plus de 20 millions) et surtout Claude Monet avec plusieurs toiles parties au-dessus des estimations les plus hautes : *Vase de pivoines* (3 millions), *Antibes vue de la Salis* (plus de 11 millions pour une estimation entre 6 et 9 millions), *L'embarcadère* (vendu 13,5 millions pour une estimation entre 9.581.986 et 12.775.982) et, sommet attendu de la vente, *Le Grand Canal*, toile de 1908 appartenant à la célèbre série des vues de Venise, estimée entre 25 et 38 millions d'euros et finalement partie pour 31,4 millions.

C'est pourtant une autre œuvre de l'artiste qui se trouvait au centre d'une polémique qui agite le monde de l'art. *Les peupliers à Giverny* est une toile de 1887 estimée entre 11.498.384 et 15.331.178 euros qui s'est finalement vendue pour 14,3 millions sur le coup de 20h15. Ce n'est pas la somme qui a fait bondir les aficionados de l'art mais la provenance de l'œuvre. Celle-ci était en effet mise en vente pas le MoMA, le célèbre Museum of Modern Art de New York. Qu'un musée se permette

de vendre une de ses œuvres aux enchères fait bondir nombre de spécialistes. En Europe essentiellement mais également chez certains experts américains. Mais il y a plus grave selon ceux-ci : l'œuvre en question est entrée dans les collections du MoMA à la suite d'un don des collectionneurs Evelyn et William Jaffe, en 1951. « *Quel signal négatif pour les autres collectionneurs !* » clament les adversaires de la chose. S'ils ne sont plus assurés que leurs dons resteront dans les collections du musée, les riches collectionneurs pourraient en effet se tourner vers d'autres solutions.

Le tableau avait été acquis par le couple Jaffe auprès de l'Art Institute of Chicago en 1947

De son côté, le MoMA rappelle qu'il n'y a là rien de neuf : le tableau en question avait été acquis par le couple Jaffe auprès de l'Art Institute of Chicago qui l'avait vendu en 1947. Glen Lowry, directeur du MoMA a aussi pris soin de préciser qu'il s'agissait, par

cette vente, de recueillir des fonds permettant de nouvelles acquisitions d'artistes des XX^e et XXI^e siècle, « *ce qui est la raison d'être* » du MoMA.

Un argument qui ne porte qu'à moitié, les experts du marché ayant beau jeu de souligner que la somme de 12.604.600 euros récoltée ne permettra pas d'acquérir d'œuvre contemporaine majeure dont les prix flambent à plusieurs dizaines de millions d'euros.

Les opposants à la vente avancent un dernier argument : le tableau ferait partie de la célèbre série des Peupliers. Ce à quoi les partisans de la vente (et pas qu'eux) rétorquent qu'il n'en est rien. La série de 21 toiles a été peinte en 1891. *Les peupliers à Giverny* date par contre de 1887. Un thème proche mais différent, réalisé dans un autre lieu et ne présentant pas les mêmes caractéristiques picturales.

De là à se dire qu'on peut le vendre sans remords ? Certainement pas si l'on en croit les experts belges (lire ci-dessous), unanimes pour défendre l'inaliénabilité des œuvres. ■

JEAN-MARIE WYNANTS

malentendu Pourquoi l'art contemporain est élitiste

Devant l'émoi provoqué par la mise à l'encan des *Peupliers à Giverny*, le directeur du MoMA, Glenn Lowry, a tenu à préciser que le fruit de la vente permettra l'acquisition d'œuvres plus contemporaines. Mais le grand critique new-yorkais Jerry Saltz d'objecter que le prix attendu du Monet ne suffira pas à acheter une œuvre majeure de Jeff Koons, de Gerhard Richter ou de Christopher Wool, tant la disproportion des prix entre œuvres anciennes et œuvres actuelles est devenue extravagante...

Soyons francs : l'immense majorité du public, pour qui l'impressionnisme constitue le dernier compromis possible avec « l'art moderne », ne comprend pas que le lapin de Koons ou les immenses toiles griffonnées de Wool valent plus cher qu'un Monet. Pour ne rien dire de cette Ferrari 308 GT4 accidentée, signée par le plasticien français Bertrand Lavier, partie à 250.000 \$ à la Foire interna-

tionale de l'Art contemporain de Paris, en octobre 2013 – alors qu'une 308 GT4 en parfait état de marche se négocie aux alentours de 50.000 \$...

Le chaos pour le chaos

Pourquoi, jusqu'à la Première Guerre, les avant-gardes devenaient-elles le « mainstream » en un peu plus d'une génération alors que l'art abstrait – né il y a tout juste un siècle sous le pinceau de Kandinsky – demeure une « vaste fumisterie » pour le *vulgarum pecus* ?

Au départ, c'est une histoire de majuscules. Il y a beau temps que, sous couvert de démocratisation, elles sont devenues caduques. Il n'y a plus de Vérité absolue, unique et universelle, pas plus que de Beau. A charge pour chacun de développer sa propre singularité : c'est ce qu'on appelle « l'individuation ». Or, qu'est-ce qu'un artiste ? « *Un transducteur de l'individuation psychique et collective* », répond Bernard Steigler. Mais je ne développe ma propre singularité que si d'autres s'individuent avec moi. Et dans ce contexte, l'artiste montre le chemin : il s'individue et se singularise plus vite et plus sensiblement que les autres.

Avec l'art moderne et des figures comme Manet et Baudelaire, qui cherchaient ouvertement à rompre avec la tradition, l'artiste devint plus singulier encore. Il semblait parfois coupé de la société mais en vérité, il inventait la société à venir. « *L'artiste n'est ar-*

tiste qu'à partir du moment où il arrive à socialiser son individuation, c'est-à-dire sa singularité, et que derrière lui s'individue la société tout entière », précise Steigler.

Le problème, c'est que l'avant-garde contemporaine a perdu le contact avec le gros de la troupe. Enfermé dans son univers, l'artiste est incapable de se « socialiser », d'entraîner à lui. Le tout-à-l'ego n'est jamais générique...

Présupposés philosophiques

L'autre problème – lié au premier –, c'est que l'art n'est pas accessible sans présupposition au fond philosophique. Ainsi, montrer la déconstruction, la dysharmonie, les processus de constitution inachevés ou irréconciliés, n'a de sens que sur l'arrière-plan de l'harmonie : pour montrer le caractère problématique et précaire de cette harmonie – harmonie de nos existences par exemple, qui peut voler en éclats à tout moment.

Le chaos en lui-même n'a aucun sens. Il n'est signifiant que comme risque porté sur le cosmos (l'harmonie). Mais pour cela, faut-il avoir la conscience philosophique de la précarité d'un cosmos né du chaos... Dans l'art contemporain, cet arrière-plan, ce cosmos, sont dans le meilleur des cas présupposés. N'y accèdent que ceux qui ont lu la « constitution » – ou proclament l'avoir fait.

C'est en cela que l'on peut dire que l'art actuel est un art élitiste. ■

WILLIAM BOURTON

les experts La chose est impossible chez nous

Anne De Breuck, responsable de la gestion générale et des acquisitions pour la Fondation Roi Baudouin est formelle : « Une telle vente est légalement impossible en Belgique. » Même son de cloche chez Claire Leblanc, directrice du musée d'Ixelles et Laurent Busine, directeur du Mac's au Grand-Hornu. « En Belgique, nous avons le principe d'inaliénabilité qui est la règle d'or de tous les musées possédant des collections publiques, précise Claire Leblanc. Une œuvre qui entre dans la collection ne peut plus en sortir. Des gens nous demandent pourquoi nous ne vendons pas nos réserves ou ce qu'ils considèrent comme des croûtes. Mais qui dit que dans 10, 20 ou 30 ans, les œuvres ou artistes concernés ne seront pas réhabilités comme d'autres avant eux ? »

Autre question épineuse :

l'œuvre vendue provient d'une donation d'un collectionneur privé. Généralement, les donateurs font un don à un musée en espérant que celui-ci conservera l'œuvre éternellement. « La situation aux Etats-Unis est très différente de ce qui se pratique chez nous, explique Anne De Breuck. Tant en ce qui concerne les procédures légales pour les donations ou le mécénat privé que pour la manière dont les collections sont gérées. »

A la Fondation Roi Baudouin, les choses sont claires : « Lorsqu'on fait l'acquisition d'une collection, en l'achetant ou à l'occasion d'une donation, on s'engage à la pérenniser. Le privé qui se tourne vers nous est donc assuré de l'avenir de sa collection. » Même vision chez Claire Leblanc : « La collection publique est faite pour pérenniser les choses. Cela permet de préserver

le patrimoine en dehors des problématiques du moment. Contrairement aux collectionneurs et musées privés, nous avons une mission de conservation et de travail scientifique. Lorsque je fais des acquisitions pour le musée, je n'achète pas en fonction de ce qui me plaît mais en fonction de critères objectifs, scientifiques, liés à la fonction de notre institution. De plus, quand un musée public se met à vendre ses œuvres, cela ne peut qu'ameiner des conflits d'intérêts, de missions, etc. »

Une question morale

Laurent Busine ne dit pas autre chose : « Ça ne sent pas bon cette affaire-là ! On est dans une question de marché et ce n'est pas le rôle du musée. De plus, cette œuvre va aller chez un type qui, pour la moitié du prix, aurait pu venir en aide aux nou-

velles acquisitions du MoMA au lieu de confisquer une œuvre à son seul profit. Et dans quelques années, il la revendra ou en fera don à un autre musée. Ce qui est bizarre c'est qu'on vende une œuvre pour en acheter d'autres qu'on revendra dans cinquante ans pour en acheter encore d'autres. Ça, c'est la manière dont fonctionne un collectionneur privé, pas un musée qui est une institution scientifique et a une mission de conservation du patrimoine. Je ne dis pas qu'il faut tout thésauriser à tout prix mais à ce point de vue, je serais moins dérangé si on vendait quelques Monet pour sauver la bibliothèque de Tombouctou ou les œuvres d'art qu'on détruit en Syrie ou en Jordanie. Il y a dans cette affaire une question éthique et morale dont on ne semble guère se soucier. » ■

J.-M.W.